

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Je vous remercie de m'accueillir au Cercle historique du Chesnay-Rocquencourt et suis heureuse d'évoquer avec vous l'itinéraire littéraire et politique de François René de Chateaubriand.



François René de Chateaubriand naît le 4 septembre 1768 à Saint-Malo, prospère cité corsaire :

« Rien de ressemblait davantage à Venise (au soleil et aux arts près) que cette petite république malouine par sa religion, sa richesse et sa chevalerie de mer ». Appartenant à la noblesse bretonne d'ancienne extraction, ses armoiries étaient « de gueules semés de fleurs de lys d'or » et sa devise « mon sang a teint la bannière de France », en référence aux faits d'armes de ses ancêtres aux Croisades.

Surnommé le « Vicomte », « L'Enchanteur » ou bien encore le « Chat » en raison de sa passion pour ces félins, il suit d'abord une brillante carrière militaire interrompue par la Révolution. Proscrit dans son propre pays, il va s'engager dans l'armée de Condé puis émigre à Jersey et à Londres jusqu'en 1800.

Après avoir puisé aux sources de son inspiration, nous allons suivre un écrivain engagé sous l'Empire et Restauration puis dans un dernier temps, nous découvrirons les œuvres de ce père du Romantisme.

Aux sources de son inspiration

Sa formation politique et littéraire vient en premier lieu de sa famille. Fidélité à la patrie et au Roi se retrouvent aussi bien dans sa lignée paternelle que maternelle, sa mère Apolline étant née Bédée.

Par sa grand-mère maternelle Jeanne Bénigne de Bédée, il a hérité d'une passion pour les œuvres de Fénelon, de Racine, de Madeleine de Scudéry où règnent le libéralisme aristocratique. Sa mère Apolline lisait « le Télémaque », roman pédagogique écrit par l'archevêque de Cambrai, Fénelon, pour le duc de Bourgogne, en 1699. Comme Fénelon, Chateaubriand reprochera au pouvoir royal d'être passé outre l'autorité des chambres politiques et d'avoir jugulé les libertés aristocratiques.

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il relate que sa mère « savait tout Cyrus par cœur », il s'agit du plus long roman de la littérature française, *Artamène ou le Grand Cyrus*, de Madeleine de Scudéry publié pendant la Fronde entre 1649 et 1653, contenant 13 095 pages dans l'édition originale, réparties en 10 tomes. Sa mère partageait les idées de la Fronde à en savoir des tirades par cœur. C'est ce monde brouillon, et libre où l'aristocratie joue encore un rôle de contre-pouvoir qu'aime notre écrivain. Dans sa *Vie de Rancé*, il écrit que la Fronde fut « la tranchée dans laquelle sauta la France pour escalader la liberté ». Il puisera toute sa vie son inspiration dans ce XVII^{ème} siècle tragique et plein de panache.

Issu d'une famille fidèle au Roi mais très attaché aux libertés bretonnes, il connut dès sa jeunesse les institutions armoricaines en participant aux fameux états de Bretagne réunis tous les deux ans à Rennes composés des trois ordres de la province mais où la noblesse avait un rôle prépondérant. Sa famille était très liée au monde parlementaire : son frère, Jean Baptiste, était conseiller au parlement de Bretagne tout comme nombre de ses cousins.

A plusieurs reprises, les magistrats de cette cour souveraine entrèrent en rébellion contre le gouvernement. Une gravure datée de 1690, après la révolte du papier timbré, Louis XIV invite les parlementaires exilés à Vannes à rentrer dans leur palais.

Dans les *Mémoires de ma Vie* : « L'éloignement, ou plutôt la haine du service de la Cour, était naturel à tout Breton ». « L'esprit d'indépendance de ma province, les Bretons sont presque toujours dans l'opposition, toujours loyaux envers le Prince, ils n'ont jamais pu souffrir les ministres ».

Chateaubriand eut sa vocation politique lors des journées des Bricoles en janvier 1789 à Rennes. Ce sont les prémices de la Révolution française, la noblesse bretonne - dont le jeune

Chateaubriand - est réunie dans une salle pour préparer les états généraux et est tout à coup bloquée par les membres du tiers-breton : s'en suivirent des combats sanglants : « Je m'aperçus au milieu de ces réunions d'une disposition de mon caractère que j'ai retrouvée plus tard depuis dans la politique et dans les armes » (*Mémoires d'outre-tombe*).

La Bretagne d'Ancien Régime sera son modèle politique tout comme Saint-Malo, république oligarchique à la fin du XVIème siècle, battant fièrement pavillon et bravant les assauts anglo-hollandais. Cette cité était fière de ses privilèges et gardait un esprit d'indépendance (ce fut une république entre 1590 et 1594) qui a fortement marqué le jeune François René.

A Saint-Malo, « on faisait de la politique comme les moines de Saba dans la ravine du Cédron » ; sa mère Apolline faisait de la politique au sein de cet auguste microcosme. Dans leur acropole monastique, les moines de Saint-Sabas avaient joué un rôle politique au VIe siècle n'hésitant pas à s'opposer à l'empereur Justinien au sujet des querelles du monophysisme. D'où une attaque feutrée → de la part de l'écrivain contre Napoléon. Cette anecdote vient de son voyage en Terre Sainte en 1806-1807, publié en 1811, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* :

sculpté le plus à une table de verdure.

Quant à la partie historique du couvent de Saint-Saba, le lecteur peut avoir recours à la lettre du père Nérét et à la *Vie des Pères du Desert*. On montre aujourd'hui dans ce monastère trois ou quatre mille têtes de morts, qui sont celles des religieux massacrés par les infidèles. Les moines me laissèrent un quart d'heure tout seul avec ces reliques : ils sembloient avoir deviné que mon dessein étoit de peindre un jour la situation de l'âme des solitaires de la Thébaïde. Mais je ne me rappelle pas encore sans un sentiment pénible qu'un caloyer voulut me parler de politique et me raconter les secrets de la cour de Russie. « Hélas ! mon père, lui dis-je, où cherchez-vous la paix, si vous ne la trouvez pas ici ? »

Une autre influence fut l'attrait du Nouveau Monde : ses cousins conservaient dans leur bibliothèque des ouvrages sur la Floride et avaient participé au siège de Yorktown.

Chateaubriand veut aussi découvrir cette démocratie naissante et poussé par le chancelier Malesherbes, aïeul de sa belle-sœur, il va partir pour les Amériques en 1791 où il va découvrir un nouveau système politique. L'échec de Varennes l'incite à revenir en France en janvier 1792 et à s'engager dans l'armée des Princes. Cependant avant son départ pour l'armée de Condé, il se marie à Saint-Malo avec Céleste Buisson de la Vigne, une riche héritière, au début de l'année 1792.

Blessé au siège de Thionville fin 1792, il rejoint Jersey où il est accueilli par sa famille maternelle. Puis craignant au printemps 1793 un débarquement des troupes révolutionnaires, il part se réfugier à Londres où l'un de ses cousins va l'héberger dans son grenier du quartier d'Holborn.

Il y découvre une monarchie tempérée ainsi que l'essor de la presse. Il loge un temps durant l'été 1793 chez l'imprimeur Thomas Baylis. Son *Essai sur les Révolutions* publié en 1797 est imprimé chez Thomas Baylis, l'imprimeur de la haute émigration française à Londres.

Il va rester 7 années en exil outre-manche du 17 mai 1793 au 6 mai 1800. Ce séjour long a marqué fortement sa jeunesse :

« J'avais vécu si longtemps dans ce pays que j'en avais pris les habitudes (...) J'étais anglais de manières, de goûts et, jusqu'à un certain point, de pensées ».

Un écrivain engagé sous l'Empire et la Restauration

Un opposant à l'empereur.

Grâce à l'intervention d'Elisa Bonaparte auprès de son frère, le premier Consul, Chateaubriand peut revenir enfin en France en 1800 :

« Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue ».

Sous le Consulat et l'Empire, ses articles dans le *Mercure de France* étaient un moyen de faire de la politique : il déclara « on ne pouvait entrer à la politique que par la littérature ». Dans sa préface du tome 23 de ses *Œuvres complètes*, il précise bien que « Dans le *Génie du Christianisme*, la

politique se retrouve partout, et je n'ai pu me défendre de l'introduire jusque dans l'*Itinéraire* et les *Martyrs* ».

Au début l'écrivain pense que Bonaparte va laisser sa place au comte de Provence et serait ainsi un homme providentiel mettant fin au chaos. Il publie en 1802 *le Génie du Christianisme* soit dans le contexte du Concordat de 1801. Chateaubriand tient du reste à rappeler qu'il écrivit son essai « au milieu des débris de nos temples ».

Le triomphe du *Génie du Christianisme* va précipiter l'attachement de Bonaparte à Chateaubriand. Parce qu'il soutient le premier Consul, il est nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome en 1803 auprès du cardinal Fesch, l'oncle de Bonaparte. Cependant ne s'entendant pas avec Fesch, il rentre en France en 1804 et va être nommé chargé d'affaires auprès de la république du Valais. Le coup d'arrêt à cette brillante carrière diplomatique naissante va être l'assassinat du duc d'Enghien, le 21 mars 1804 dans les fossés du château de Vincennes.

Chateaubriand va faire savoir au premier Consul par l'intermédiaire de Talleyrand qu'il ne se rendra pas à son poste dans le Valais prétextant la santé fragile de son épouse. De 1806 à 1807, il voyage en Grèce, Palestine et Espagne. Parait le 4 juillet 1807 dans le *Mercure de France* son article relatif à la parution de l'ouvrage de son ami, Alexandre de la Borde, *Voyages pittoresques en Espagne* : →

« La Muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes mêmes en paraissent embellis; l'histoire seule peut les peindre sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà dans l'Empire; il croit inconnu auprès des cendres de Germanicus; et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde.

L'empereur va acheter les actions du *Mercure* et le fusionner avec la *Revue philosophique* en 1807.

Craignant des représailles, il achète la Vallée aux Loups, près de Sceaux afin de s'éloigner de Paris. En 1809, il publie *Les Martyrs* où il dénonce le despotisme impérial de tous les temps; l'aventure se passant sous la persécution de Dioclétien. Cet ouvrage met en scène Eudore, un Grec chrétien et une druidesse d'Armorique, Velléda. Sa muse de l'époque est Delphine de Custine, amie de Fouché, peinte sous les traits de la druidesse d'Armorique Velléda. La famille de Custine possédait la manufacture de Niderviller, en Lorraine. C'est en l'honneur de Delphine de Custine que les ouvriers de la manufacture lui offrirent un magnifique bouquet en biscuit de porcelaine où nous retrouvons des roses, pivoines, mugets, œillets, narcisses.

Son cousin Armand de Chateaubriand est fusillé dans la plaine de Grenelle malgré son intervention auprès de Fouché le 31 mars 1809.

Au salon de 1810 au Louvre, est présenté un tableau intitulé *Un homme médite sur les ruines de Rome* de Girodet. Le cartel ne mentionne pourtant pas le nom du modèle. En fait, François René de Chateaubriand est trop célèbre pour que cette énigme soit percée sans effort par les visiteurs :

« M. Denon reçut le chef-d'oeuvre pour le salon; en noble courtisan, il le mit prudemment à l'écart. Quand Bonaparte passa sa revue de la galerie, après avoir regardé les tableaux, il dit: "Où est le portrait de Chateaubriand?" On le sortit de sa cachette. Bonaparte, dont la bouffée généreuse était exhalée, dit, en regardant le portrait: "Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée" »

Dans ses Mémoires, l'épouse de l'écrivain justifie le teint de son époux par son état de santé :

« Vers le mois de juillet (ou juin) M. de Chateaubriand tomba tout à fait malade [...]. Cette maladie fut longue et extrêmement douloureuse. Quelques mois avant, ou peu de temps après, Girodet fit le portrait de mon mari; il avait encore le teint fort jaune, ce qui ferait croire que ce portrait, d'ailleurs très ressemblant, a poussé au noir: c'est ce qui arrive au portrait de Girodet ».

Mais au-delà du coloris, nous entrevoyons la mélancolie qui s'empare de ce XIXe siècle naissant.

Voilà les prémices du romantisme. Cette noirceur ne retranscrit pas tant la réalité qu'il participe à l'expression psychologique du modèle. Chateaubriand l'a lui-même commenté : « *Il me fit noir comme j'étais alors.* » ...comme l'était son esprit affirmant son opposition politique à l'Empereur, un an après le décès de son cousin Armand.

La pose du modèle, appuyé en contrapposto : le poids du corps se reporte sur une seule jambe) rappelle les codes de l'art statuaire antique. Le paysage en arrière-plan, celui de la campagne romaine et des ruines du Colisée vues des thermes impériaux, lui fait écho. Il contemple la Vanité du monde, le *Memento mori*.

Napoléon n'a jamais osé emprisonner Chateaubriand et ne va pas l'envoyer en exil comme il l'a fait pour madame de Staël. En fait, il l'admire et le craint.

En 1811, l'académie française nomme Chateaubriand au siège du frère d'André Chénier, Marie-Joseph, lui aussi poète mais régicide. L'écrivain accepte de siéger à l'académie et va rédiger un discours comme il en est l'usage. Cependant Napoléon va souhaiter le lire avant la réception et va lire : « la liberté qui naît de l'ordre et non cette liberté, fille de la licence et mère de l'esclavage ». Furieux, l'empereur va lui interdire de siéger à l'académie où il ne pourra y entrer qu'en 1815.

Pour Chateaubriand, la liberté va de pair avec l'ordre car fondée sur le devoir ; le libéralisme pour lui est la liberté d'opinion, de la presse contre les dérives autoritaires d'un gouvernement. Il est en symbiose avec le philosophe anglais Locke qui dit que « la liberté, c'est nullement un état de licence ». Pour Chateaubriand, la liberté est une liberté inhérente à la nature humaine fondée sur le bien commun. Il y a plusieurs libéralismes dont celui de Benjamin Constant : « l'Homme est un petit souverain sans entraves ».

Les défaites napoléoniennes vont précipiter la chute de l'Empire. Le souvenir de la monarchie est loin en 1814, Chateaubriand va raviver ce souvenir de toutes ses forces par ses écrits.

Entre honneurs et disgrâces

Le 4 avril 1814, paraît dans le Journal des débats sa célèbre brochure *De Buonaparte et des Bourbons*. Le sénat avait prononcé la déchéance de Napoléon. C'est donc une œuvre de circonstances. Napoléon abdique à Fontainebleau le 6 avril 1814. Cette brochure est un appel au principe monarchique, à la légitimité des Bourbons. Louis XVIII monte sur le trône.

Pour la première fois, Chateaubriand peut exprimer librement sa pensée politique.

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il écrit :

« J'appris à la France ce qu'était l'ancienne famille royale : je dis combien il existait de membres de cette famille, quels étaient leurs noms et leur caractère ; c'était comme si j'avais fait le dénombrement des enfants de l'empereur de Chine ; tant la République et l'Empire avaient envahi le présent et relégué les Bourbons dans le passé ». Louis XVIII déclara que cette brochure lui « profita plus qu'une armée de 100 000 hommes ».

Louis XVIII promulgue le 4 juin 1814 la Charte qui crée deux chambres : la chambre des pairs et la chambre des députés des départements. Pour Chateaubriand, la Charte a besoin d'un commentateur car « c'est une constitution qui commence » ; le but étant une monarchie tempérée et le moyen, le système représentatif : chambre des pairs et chambre des députés des départements. Il ne va pas ménager ses efforts pour soutenir la Charte.

Pour instaurer la liberté politique, la Restauration doit donc prendre sa source dans la monarchie des Etats constitué au XVe siècle. En effet, il est fidèle à la vieille tradition libérale de Fénelon qui imputait à la monarchie absolue le déclin des libertés : « *La révolution était achevée lorsqu'elle éclata : c'est une erreur de croire qu'elle a renversé la monarchie ; elle n'a fait qu'en disperser les ruines* », (*De la Vendée, 1819, Œuvres politiques*). Notons que durant son exil, il a connu les rouages institutionnels anglais.

Dans ses *Réflexions politiques* (1814), il démontre que le système représentatif est un gouvernement idéal où participent les trois pouvoirs : Monarchique, aristocratique et démocratique : « C'était l'opinion de Pythagore et d'Aristote ».

Le retour de Napoléon 1^{er} en mars 1815 va obliger Louis XVIII à se réfugier à Gand. Chateaubriand partagea cet exil gantois pendant 100 jours jusqu'à la défaite de Waterloo.

Au retour de Louis XVIII, les élections à la chambre des députés permirent aux royalistes d'obtenir presque la majorité. Le Roi s'exclama que c'est « une chambre introuvable », jamais il n'avait pensé avoir un tel soutien. Toutefois, les nominations de Talleyrand et de Fouché ne firent pas l'unanimité, Chateaubriand remarque que c'est « Le Vice appuyé sur le bras du Crime ». L'écrivain est nommé ministre d'Etat et pair de France en 1815.

Il se retire dans sa Vallée-aux-Loups l'été 1816, c'est là qu'il va coordonner ses réflexions politiques afin de contrer la montée en puissance de Decazes, ministre de la police et ancien collaborateur de Fouché sous l'Empire. La chambre introuvable est dissoute par ordonnance le 5 sept 1816. Chateaubriand s'en doutait et publie un brûlot à l'automne 1816, *De la monarchie selon la Charte* :

« La Chambre des députés est dissoute. Cela ne m'étonne point, c'est le système des intérêts rév qui marche...Dissoudre la seule assemblée qui, depuis 1789, ait manifesté des sentiments purement royalistes, c'est à mon avis, une étrange manière de sauver la monarchie ».

Decazes a voulu empêcher la publication. Cet ouvrage de Chateaubriand présente son système politique : le gouvernement représentatif. Nous ne sommes pas en monarchie constitutionnelle car les deux chambres n'ont qu'un rôle consultatif mise à part pour les questions budgétaires. Il y défend l'idée que les ministres doivent être responsables devant les chambres et issus de la majorité de la chambre des députés : « On ne gouverne point hors de la majorité ». Il est favorable aux amendements.

Cet ouvrage est son premier combat contre la censure et en faveur de la liberté de la presse. Chateaubriand présente cet ouvrage comme « un catéchisme constitutionnel » : « cette publication a été une des grandes époques de ma vie politique : elle me fit prendre rang parmi les publicistes ; elle servit à fixer l'opinion sur la nature de notre gouvernement ».

La critique du favori de Louis XVIII, Decazes, dans le post-scriptum, va provoquer la perte de son titre de ministre d'Etat et par conséquent le revenu auquel il était attaché. Devenu *persona non grata*, il va chercher le soutien auprès de la famille de sa belle-sœur, Aline Le Peletier de Rosambo, établie dans l'Orne et l'Eure-et-Loir.

Son frère Jean Baptiste, avait épousé Aline Le Peletier de Rosambo, d'où deux fils, Geoffroy Louis et Christian. Jean Baptiste de Chateaubriand et son épouse, alors âgée de 23 ans, furent guillotiné en 1794 avec d'autres parents Malesherbes si bien que l'écrivain n'avait plus beaucoup de famille proche sous la Restauration. Il chercha donc refuge dans la famille de sa belle-sœur dont il partageait les idées politiques.

A court d'argent, Chateaubriand doit se résigner à vendre sa Vallée aux Loups qui ne sera achetée qu'en 1818 par Mathieu de Montmorency.

Été 1817 : ce sont « les orageuses vacances » de Chateaubriand car son esprit est envahi par « un orage intérieur ». L'écrivain et son épouse vont se retirer au château de Montboissier (Eure-et-Loir) chez des cousins par alliance, la baronne de Montboissier, née Pauline de Lamoignon de Malesherbes, fille du chancelier, et sa fille ainée, la comtesse de Colbert.

Ils séjournent dans le Pavillon des Roses du 3 juillet au 2 août 1817. Une gouache datée de 1824, attribuée à Louise Madeleine Le Peletier de Rosambo, mère d'Alexis de Tocqueville, représente le salon de Montboissier.

Le duc de Berry est assassiné le 13 février 1820 à la sortie de l'Opéra de la rue de Richelieu. Le 29 septembre 1820 naît l'enfant du Miracle, Henri, le duc de Bordeaux, futur comte de Chambord.

Chateaubriand va revenir en grâce et occuper des postes prestigieux. Il est nommé ambassadeur à Berlin en 1820. Il ne va y rester que quatre mois souhaitant retourner à Paris. Ambassadeur à Londres en 1822, il est ravi de retrouver Londres mais en tant qu'ambassadeur et non plus en exilé. De 1823 à 1824, il est ministre des affaires étrangères. Charles X le nomme

ambassadeur à Rome en 1828. Cependant, Chateaubriand démissionne en 1829 du poste romain afin de protester contre la nomination de Jules de Polignac au ministère.

L'écrivain avait ramené à Paris le chat du défunt pape Léon XII nommé Micetto :

“Je cherche à lui faire oublier l'exil, la chapelle Sixtine et le soleil de la coupole de Michel-Ange sur laquelle il se promenait, loin de la terre”.

Le 26 juillet 1830 sont annoncées dans le *Moniteur* les fameuses ordonnances qui entravent la liberté de la presse et proclament la dissolution de la chambre des députés des départements. Chateaubriand doit aller à la chambre des pairs et sur le chemin, il est porté en ovation jusqu'au palais du Luxembourg par des jeunes gens aux cris de « Vive le nouveau consul », « vive la Charte ».

Charles X abdique le 2 août 1830 à Rambouillet en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux. Charles X quitte Rambouillet pour Maintenon. Accueilli par le duc de Noailles et sa famille, petits neveux de Madame de Maintenon, il y dort une nuit. Puis reprend la route de l'exil, il arrive le 15 août à Cherbourg pour s'embarquer une fois de plus vers l'Angleterre.

L'épisode de Maintenon serait passé inaperçu si nous n'avions trouvé dans les papiers de madame Récamier un manuscrit de Chateaubriand, daté du château de Maintenon, septembre 1836. Avec sa plume critique que nous lui connaissons, il va mettre en lumière le lien existant entre la politique absolutiste de Louis XIV et la fin du règne de Charles X à Maintenon. Il accuse Louis XIV d'avoir voulu écarter les familles anciennes au profit de personnes nouvelles à la Cour comme Françoise d'Aubigné, veuve du poète Scarron et d'être passé outre les remontrances des parlements. Comme Saint-Simon, il n'appréciait guère l'ascendance qu'avait prise madame de Maintenon auprès du Roi. Pour lui, le fait que ce fut à Maintenon que Charles X ait cessé de régner (ce fut là qu'il licencia sa garde) est un signe : Louis XIV par son absolutisme a hâté « le tarissement de sa race » à l'instar de l'aqueduc de Maintenon, « images des ruines du grand Roi ».

Chateaubriand va donner sa démission en faisant un discours mémorable le 7 août 1830 à la chambre des pairs en signe de protestation à la prise de pouvoir de Louis Philippe d'Orléans. La branche cadette des Bourbons ayant pris le pouvoir au mépris des lois fondamentales.

En 1831 il publie *De la Restauration et de la monarchie élective*. Cet opuscule présente sa vision d'éducation du comte de Chambord :

« Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à la République une et indivisible, au Directoire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, à la première Restauration, à l'Acte inconditionnel aux constitutions de l'Empire, à la seconde Restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis Philippe : je ne suis pas si riche ».

Membre du conseil de Régence, il va être arrêté le 20 juin 1832 puis emprisonné quinze jours à la préfecture de police de la Seine. Il était suspecté d'avoir incité la duchesse de Berry à fomenter une insurrection.

Ayant échoué à soulever la Vendée, la duchesse de Berry est aussi emprisonnée. Chateaubriand la soutient et publie un pamphlet en sept 1832 : *De la captivité de la duchesse de Berry* qui se termine en cri de ralliement repris par les légitimistes : « Madame, votre fils est mon Roi ». Succès immense : Barthe, alors ministre de l'intérieur, fit saisir le pamphlet. On acclamait Chateaubriand sous ses fenêtres. Il fut traduit devant les assises de la Seine d'où il sortit libre en recevant les acclamations de : « Vive de Chateaubriand ».

Chateaubriand correspondait avec le Comte de Chambord et lui rendit visite à Londres en 1843 avec une délégation légitimiste. Le prétendant au Trône va hériter des idées politiques de l'écrivain : décentralisation, libertés politiques et religieuses, bicamérisme, liberté de la presse.

Le père du Romantisme

Le préromantisme est une période de transition qui couvre de la seconde moitié du XVIIIe jusqu'au début de la Restauration. Une sensibilité extrême, l'angoisse, le deuil et l'inquiétude deviennent des motifs récurrents, tout comme la mélancolie ou les désespoirs d'amour.

Chateaubriand eut deux vastes conceptions romanesques : les *Natchez* et les *Martyrs*. Dans les *Natchez* comme dans les *Martyrs*, Chateaubriand a voulu poser deux mondes face à face.

Dans les *Natchez*, œuvre de jeunesse, bien que publiée tardivement, le Nouveau Monde et l'Ancien Monde, l'homme de la nature et l'homme Européen se rencontrent ; il semble que la première idée de l'œuvre soit née d'une lecture de Rousseau. *Atala* et *René* sont des épisodes détachés des *Natchez*. En regroupant pour la première fois en 1826 ces trois textes, élaborés au cours de son exil londonien, l'écrivain nous offre un roman de la vie sauvage qui a pour horizon nostalgique les magnifiques paysages américains.

Dans les *Martyrs*, nous découvrons un ancien monde et un nouveau monde, le monde païen et le monde chrétien, deux sociétés, deux civilisations, deux morales, deux esthétiques. Cette œuvre nous livre l'analyse des sentiments du « Moi ».

Atala, ou Les Amours de deux sauvages dans le désert

C'est un roman court publié en 1801. Sur les rives du Mississippi est fixée la tribu des Natchez qui accueille un Français nommé René. Chactas, un vieil Indien de cette tribu qui, sous Louis XV avait visité la France, prend René en amitié au cours d'une chasse au castor et entreprend de lui conter les aventures de sa jeunesse : il s'était épris d'une jeune indienne, Atala, qui préféra s'empoisonner plutôt que de se marier à Chactas car sa mère avait promis à Dieu qu'elle resterait vierge. Cet ouvrage nous livre une profonde mélancolie, ce sont les prémices du mal du siècle :

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funeste. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers » *Atala*.

Chateaubriand, poète de la nuit, aime peindre les paysages éclairés par la lune, soleil blanc qui diffuse douceur, mystère et mélancolie. *Atala* est son premier vrai succès littéraire. Girodet a peint les funérailles d'Atala en 1808. Baudelaire écrivit en 1855 : « L'*Atala* de Girodet est, quoi qu'en pensent certains farceurs qui seront tout à l'heure bien vieux, un drame de beaucoup supérieur à une foule de fadaïses modernes innommables ».

René

René est un roman publié en 1802. René raconte sur la demande de Chactas et du père Souël son passé et le récit de son existence malheureuse. À la recherche d'une identité, René décide de voyager en Grèce, à Rome, à Londres mais ne trouve nulle part la consolation existentielle qu'il recherche. Chateaubriand s'identifie à son personnage, René.

Ce roman préfigure le mal du siècle de Musset et le spleen de Baudelaire, toute une génération désorientée va se reconnaître dans ce roman où domine le vague des passions.

Mémoires d'outre-tombe

Néanmoins, l'œuvre monumentale de Chateaubriand réside dans les *Mémoires d'outre-tombe*, parus à titre posthume dès 1849, dont les premiers livres retracent sa jeunesse. Les livres suivants sont le tableau historique des années 1789 à 1841. Ce texte est à la fois chef-d'œuvre autobiographique et un témoignage historique de premier plan.

L'écrivain évoque ce séjour dans un des plus célèbres passages des *Mémoires d'outre-tombe* : l'épisode de la grive de Montboissier qui rappelle la fameuse madeleine de Proust :

« Depuis la dernière date de ces *Mémoires*, Vallée-aux-Loups, janvier 1814, jusqu'à la date d'aujourd'hui, Montboissier, juillet 1817, trois ans et six mois se sont passés. Avez-vous entendu tomber l'empire ? Non : rien n'a troublé le repos de ces lieux. L'empire s'est abîmé

pourtant ; l'immense ruine s'est écroulée dans ma vie, comme ces débris romains renversés dans le cours d'un ruisseau ignoré ».

« Je suis maintenant à Montboissier, sur les confins de la Beauce et du Perche. Le château de cette terre, appartenant à Madame la comtesse de Colbert-Montboissier, a été vendu et démoli pendant la Révolution ; il ne reste que deux pavillons séparés par une grille et formant autrefois le logement du concierge. Le parc, maintenant à l'anglaise, conserve des traces de son ancienne régularité française : des allées droites, des taillis encadrés dans des charmilles, lui donnent un air sérieux ; il plaît comme une ruine.

Hier soir, je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. A la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil ; il s'enfonçait dans les nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle ? Ce que je serai devenu quand ces Mémoires seront publiés.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive, perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive ».

Le comte de Marcellus dans son ouvrage, *Chateaubriand et son temps*, note que Chateaubriand lui avait confié lors d'une promenade à Hyde Park que la grive : « cet oiseau voyageur comme moi, se mêle à tous les souvenirs de mes pèlerinages ». La grive est donc un oiseau mémoriel : il est voyageur comme l'écrivain et son sifflement lui rappelle des souvenirs de jeunesse comme Combourg, ceci malgré la rupture révolutionnaire.

L'ambition de Chateaubriand est de faire de ses mémoires un parcours symbolique racontant l'épopée du passage d'une ancienne société détruite par la Révolution à un monde nouveau : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue ».

Dans ce cas, la mémoire est d'autant plus infaillible que loin de chercher à rendre avec fidélité un vécu, elle s'appuie sur la mémoire culturelle pour structurer le récit ; il appartient aux grandes figures de passeurs tels Moïse ou Énée.

C'est la mémoire palimpseste. Un palimpseste est un parchemin dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte mais dont on peut voir des traces des versions antérieures.

« L'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste. Qu'un accident survienne, et tous les effacements revivent dans les interlignes de la mémoire étonnée ». (HUGO, *L'Homme qui rit*, t.II, 1869, p.163).

Ce jeu de reflets qu'autorise la mémoire donne au narrateur l'impression de maîtriser totalement cette vie dans laquelle il peut voyager à sa guise tel une grive. Dans *René* : « Souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes ». Baudelaire souligne aussi que le poète est un voyageur ailé.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le bestiaire occupe une place de choix, c'est ce qu'appelle Marc Fumaroli la « rhétorique de l'agréable ». Rappelons que les souvenirs de l'écrivain étaient lus dans le salon de Madame Récamier d'où sonorité, humour et poésie. Malgré la gravité des mémoires, il fallait toutefois que le ton soit léger. Chateaubriand sous des airs ténébreux appréciait l'humour, héritage de sa famille maternelle.

L'écrivain a commencé la rédaction de ses Mémoires à la Vallée- aux-Loups vers 1810-1811 sous le titre de *Mémoires de ma vie*. Après 1830, il leur donne un nouveau titre : *Mémoires d'outre-tombe*. Il envisage alors que son ouvrage ne soit publié que cinquante ans après sa mort. Pressé par des besoins d'argent, il se voit dans l'obligation de le vendre en 1836 à une société qui s'engage à ne le publier qu'après sa mort.

Vie de Rancé

François René de Chateaubriand va publier son dernier ouvrage, la *Vie de Rancé*, en 1844. Alors âgé, il s'identifie à l'abbé de Rancé qui voit le spectacle du monde défilier avec toute sa vanité.

core, avec la carte de sa visite, les discours d'ouverture et de clôture. L'abbesse avait fait sonner la grosse cloche de l'abbaye aussitôt que Rancé parut dans le voisinage ; cloche dont le son se perdit comme mille autres dans des bois qui n'existent plus ; on trouve on ne sait quel charme dans ces accents qui annonçaient à des échos, muets depuis longtemps, le passage d'un homme sur la terre. L'abbesse s'était jetée à genoux devant le père à l'entrée

Comme le réformateur de la Trappe, Chateaubriand se retrouve dans les grandes figures de passeurs ; ces hommes de transition, de voyage aussi, qui ont été à la fois des conservateurs du passé et des guides vers un monde nouveau. Chateaubriand s'ancre dans la tradition littéraire du mémorialiste à la fois dans le monde et outre-tombe méditant sur la vanité des choses. Chateaubriand devient le dépositaire de la mémoire du monde.

Conclusion

Chateaubriand estime que de tous ses combats, le seul qu'il ait réussi pleinement est celui de la liberté de la presse : « Dans chacune de mes trois carrières, je m'étais proposé un but important : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir le culte sur ses ruines ; homme d'Etat, je me suis efforcé de donner aux peuples le système de la monarchie pondérée, de replacer la France à son rang en Europe, de lui rendre la force que les traités de Vienne lui avaient fait perdre ; j'ai du moins aidé à conquérir celle de nos libertés qui les vaut toutes, la liberté de la presse » *Mémoires d'outre-tombe*.

Chateaubriand a déployé une activité politique et journalistique intense. Aucun autre écrivain ne s'est engagé comme lui dans le journalisme politique et n'a combattu avec une telle constance pour en assurer la liberté. Il écrit en 1826 : « ma politique n'est pas œuvre de circonstances, elle date de loin, elle est l'étude et le penchant de toute ma vie ». Ses œuvres reposent sur sa foi chrétienne, sa fidélité au Roi, son attachement indéfectible à la liberté.

Lorsque Chateaubriand décède à Paris le 4 juillet 1848, la presse nationale toute tendance confondue lui rend hommage pour son combat pour la liberté.